

“Mais vint un second jour”¹ Pour Yves Bonnefoy

Michela Landi

Università degli Studi di Firenze (<michela.landi@unifi.it>)

Abstract

This short article intends to honour the poet Yves Bonnefoy who died recently. His “passing away” as a perpetual movement seems to confirm his poetics of presence which he had been evoking throughout his life. The author addresses some aspects of Bonnefoy’s poetics of time as a perpetual threshold, involving decreation of symbols and concepts. Between them lie death and the grave.

Keywords: *gift, grave, otherness, presence, time*

*Mais vint un second jour.
Et parut cet enfant
Qui ramasse, hésitant, une brindille
Pour l’offrir, infinie en sa main tendue,
À d’autres qui, surpris dans leur jeu, se taisent.*

*Ils le regardent qui avance, ils se détournent,
Le ciel à grand fracas traverse les arbres,
Son feu s’abat, où j’entendais ces rires.*
(Bonnefoy 2010a, 26; l’italique est de l’auteur)

Il n’y a qu’une maison qui nous inquiète. Celle où nous serons seuls. Dans la prison de marbre qu’on nous montre du doigt à chaque pas devrait fleurir un jour donné notre Paradis, simulacre d’un Ailleurs qui soit bien à la hauteur de notre transcendance.

¹ Cfr. “L’enfant du second jour” (Bonnefoy 2010a, 26).

Chestov, l'un des penseurs dont Bonnefoy² s'est toujours senti le plus proche, "est de ces très rares qui n'ont voulu de demeure" (Bonnefoy 1967, 35). Celle-ci, bâtie par les "lois de fer de la nécessité naturelle" (ivi, 39), nous cloue aux coordonnées en croix de l'espace et du temps; nous force à marcher vers notre destination à tel point que "peu d'esprits ont imaginé que *ce qui eut lieu*, pierre angulaire de la conscience, puisse soudain *n'avoir pas été*" (*ibidem*). "Forcé au temps", à sa fatalité, Chestov n'a souci, écrit Bonnefoy, "que d'en défaire la trame" (ivi, 35): car il y a bien en nous "une autre évidence, celle des biens que nous recherchons, des maux que nous détestons, des attachements qui nous constituent" (ivi, 37). La liberté sera donc "au-delà de ce monde, dont il n'y a rien à sauver" (ivi, 41).

Alors que "parlant ainsi Chestov est déjà seul en avant" (ivi, 42), il doit pressentir tout de même, autour de lui, "des parois dures et proches": dans

² Poète, traducteur, critique d'art, professeur émérite au Collège de France, Yves Bonnefoy est né à Tours le 24 juin 1923. À Paris, où il fait ses études de mathématiques et de philosophie, il se rapproche des surréalistes: parmi ses fréquentations, Pierre-Jean Jouve, Pierre Reverdy et André Breton. C'est dans une revue surréaliste, *La Révolution la nuit* qu'il publie, en 1946, son "Traité du pianiste" (Bonnefoy 2008), sur lequel il reviendra plus tard, pour se demander les raisons d'une écriture et questionner les enjeux de sa relation avec Breton. En 1947, Bonnefoy rompt avec le surréalisme, tout en reconnaissant sa vie durant l'influence que ce mouvement a exercée sur sa poétique, dans son souci de rechercher, derrière l'écran de la représentation, ce qu'il appelle "la présence", ou la "vérité de parole" (Bonnefoy 1988). En 1953 il publie son premier recueil de poèmes, *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, qui obtient une reconnaissance immédiate. En 1967 il fonde, avec Jacques Dupin, Gaëtan Picon et Louis-René des Forêts la revue *L'Ephémère*, qui se propose de jeter un pont entre la littérature et les arts visuels. C'est en 1981 qu'Yves Bonnefoy est élu au Collège de France: une chaire d'études comparées de la fonction poétique est fondée en son nom. Traitant la traduction comme une expérience poétique à plein titre (parmi les auteurs vers lesquels il s'est le plus souvent penché figurent Pétrarque, Leopardi, Shakespeare) il fait de la critique d'art (*Rome 1630, l'horizon du premier baroque*, 1970; *L'Arrière-Pays*, 1972) et de la critique littéraire (*Breton à l'avant de soi, suivi de 'Tant va Breton' à l'avenir; et de 'À l'impossible tenu'*, 2001a; *Notre besoin de Rimbaud*, 2009a) une occasion pour questionner son propre rapport au monde. Son recueil de poèmes intitulé *Les planches courbes* (2001b), reconnu tout de suite comme l'un des chefs-d'œuvre du poète, a été inscrit au programme du Baccalauréat français en 2006. Suivant son projet de toujours, qui est de questionner les origines de la vie et du langage, Bonnefoy fait paraître, en juin 2016, un recueil de poèmes, *Ensemble encore*, 2016a, et un écrit autobiographique, *L'écharpe rouge*, 2016b où, à la suite d'un poème impossible à achever, il revient, à la suite de *Deux scènes et notes conjointes* (2009b), sur son enfance. C'est ce double témoignage qu'il nous consigne juste avant sa mort, survenue à Paris le 1er juillet 2016. Son *Douve* sera, cette année, au programme de l'Agrégation de Lettres Modernes. Après l'édition parue en Italie pour la collection "I Meridiani" Mondadori (Yves Bonnefoy, *L'opera poetica*, 2010b) une édition française de son œuvre complète est en préparation pour la collection de la Pléiade (Gallimard). Yves Bonnefoy a été notre invité à l'Université de Florence en 2008, en collaboration avec la revue de poésie comparée *Semicerchio*, <<http://semicerchio.bytenet.it/notizia.asp?id=39>> (11/2016). Trois vidéos nous restent de cette rencontre: <<http://semicerchio.bytenet.it/scuola/video.asp?id=414>>, <<http://semicerchio.bytenet.it/scuola/video.asp?id=415>>, <<http://semicerchio.bytenet.it/scuola/video.asp?id=417>> (11/2016).

son obstination, il reste encore pris “dans les défilés de l'éternelle logique” (ivi, 43). Cet homme “évidemment libre, selon les critères des autres, sans doute éprouve-t-il qu'il est encore en prison” (*ibidem*):

Cette guerre contre le temps devient du temps, écoulé, perdu, qui s'amasse dans la conscience, s'obscurcit, se fait objet (oui, justement, se fait “œuvre”), grandit selon le néant comme la forme intérieure de ce Fatum que Chestov a dénoncé au-dehors. (Ivi, 44)

N'empêche qu'il y a, dans cet esprit qui se révolte contre le scandale de la mort, un “tropisme cherchant le Bien où s'ébauche un second niveau de l'être, – franchie l'obscur fatalité” (ivi, 45). Ce second niveau – ce second jour – gît sous les réseaux de la langue où se cache, encore aveugle, la parole. Celle que profère Dieu, qui crée sans connaître, ou bien l'enfant avant de savoir: lorsque la mère, son initiatrice, lui montre, dans des mots tout en couleur, un sens à découvrir.

La parole qui nous montre la mort reste, comme celle qui nous montre la vie, hors lieu, hors temps, hors syntaxe. “Aucun – écrit Bonnefoy – n'est mort à l'heure où il est mort” (Bonnefoy 2010a, 27). De temps à autre, “quelqu'un d'entre nous se lève, il quitte la salle”, “comme appelé / Par on ne sait quel cri, dans l'avenir” (“C'est bizarre...” I, in Bonnefoy 2016a, 14):

Car c'est vrai que rien n'est réel, de cette salle
Où nous sommes ensemble, vous et nous.
A-t-elle des cloisons, elles s'effacent
Dès que je m'en approche. (Ivi, 9)

Yves Bonnefoy découvre, dans le don de ce qui est nous, ce qui peut nous déprendre de toute logique: “on est le fils de son enfant – écrit-il dans *La Rue Traversière* – c'est tout le mystère” (1992, 65). Ce mystère, dont Dante s'est fait l'illustre porte-parole dans son Hymne à la vierge, nous guide maintenant à rebours vers l'acte fondateur de “donner à vivre” (Bonnefoy 2008)³: la mémoire, scellant une communauté dans l'être, rétablit – “rature outre” (Bonnefoy, 2010a) – la vie dans l'au-delà du destin. Et un regard suffira alors pour que le “ce-qu'on-aurait-pu-être” et le “cela-a-été” se muent dans l'“être-là” qui n'est que le “pour-nous”.

Ensemble encore (2016a) est le titre d'un recueil de poèmes qu'Yves Bonnefoy nous livre *in limine*, juste avant de se lever pour répondre à ce cri d'avenir. Se situant dans l'espace même du “leurre” (Bonnefoy, 1975) où la vie peut changer de cours, il y signifie le possible échange. Dans cet espace mitoyen, où les mains du donateur et du récepteur se rencontrent, une voûte – une coupe – se dessine: et c'est là que pourra alors se réaliser le vœu, par

³ Nous nous permettons de renvoyer ici à Landi 2013.

lui d'ailleurs si souvent formulé dans toute sa pregnance oblatrice: l'écrivain à ses lecteurs. Dans ce "leurre" – seuil même du livre où le temps d'écriture et de lecture s'enchevêtrent – l'union des deux adverbes semble vouloir creuser le lieu même où l'indéfaite parole est finalement déposée dans l'ici pour l'Autre. L'adverbe de l'"unité enveloppante, groupante" (Dendien s.d.) – *insimul* – accolé à l'adverbe de temps si cher à Bonnefoy – *hinc ad horam* – marque alors l'initiation, le début du chemin. Et la valeur fréquentative de ce dernier adverbe ne nous dit le travail de Sisyphe de l'écriture – ou plutôt le "tonneau des Danaïdes" que Bonnefoy se plaisait souvent à évoquer – que si on entend celui-ci comme le travail incessant de la mémoire scellant, sous la voûte, la communauté des lecteurs. Non plus, en somme, la pierre froide et rugueuse transportée par le héros solitaire jusqu'au faite de la montagne; mais le passage, de main, en main, de la coupe:

Je comprends que vous tous, vous n'êtes plus
 Auprès de moi qu'une seule présence,
 À qui tendre la coupe, je ne sais
 Ni ne le veux, je la pose, un instant.
 Apercevant vos mains,
 Je les touche des miennes, c'est suffisance.
 ("C'est bizarre..." I, in Bonnefoy 2016a, 9)

Cette coupe, nous la transportons souvent pour d'Autres sans avoir le courage d'y poser les lèvres, tant le désir est barré, et tant il est difficile:

De faire de cette foi de la pensée,
 Qu'il semble naturel d'en avoir honte!
 (Ivi, 11)

De la foi qui nous habite, notre pensée ne cesse de faire le Tombeau: la Pierre, la Chose⁴: une enseigne venant toujours de "l'encore plus haut du monde" (ivi, 55). Et plumes, pinceaux, scalpels à la main nous forçons, pour l'atteindre, nos Discours, nos Tableaux, nos Tombeaux. Pourtant, cette coupe donnée pour rien, c'est le "trésor métonymique" de l'Amour qu'elle contient: le devenir Multiple de l'Un qui assure, dans une *agapé* laïque, la transcendance de nous-mêmes sur terre.

Cela semblait réel, ce l'était peut-être,
 Disons, ce fut un vin
 Que nous avions désir de boire ensemble.
 (Ivi, 9)

⁴ "Des pierres, de l'eau qui court sur des choses qui sont comme des pierres. J'y trempe pied, c'est froid" (ivi, 51).

La parole nous traverse – traverse la langue – en soulevant en silence, contre nous qui ne le voulons pas – la pierre monumentale qui nous écrase: tel qu’en nous-même enfin l’éternité nous change, pour paraphraser le vers célèbre du *Tombeau d’Edgar Poe* de Mallarmé (1998, 38). Et c’est ainsi que, dans quelques “sanctuaires”, se “dénouent les signes” (Bonnefoy 2016a, 81).

Et si le Tableau, le Tombeau, ou le Poème, c’est la Beauté en image, peindre ce serait alors ce qui, de l’image même, ou Idéal de Soi, se défige: “ce qui se sait dans la couleur, où rien ne cesse” (ivi, 71). La couleur, devenir encore aveugle de la forme, ne se limite pas à “rendre vie”, mais vient, dans l’espace même du tableau, “donner être” (ivi, 70). Par la couleur, “courage des survivants” (ivi, 76), la forme même se défait, nous donnant enfin “le droit de ne pas s’inquiéter du pas du temps” (ivi, 71). Et qu’est-ce que, ce “pas”, sinon l’acte même d’affirmer la négation, et de “raturer outre” le temps irréversible du chemin?

Le plus lointain

Demeure le plus proche. Le plus retrait

Dans le passé hante l’instant présent.

(“La chambre, le jardin” II, *ibidem*)

Dans “Perambulans in noctem”, un homme avance à tâtons, la nuit, dans l’atelier du peintre: atelier “très encombré”, où “chevalets, tables, pots de peinture”, sont “laissés ouverts sur le sol” (ivi, 89): gestes “précautionneux”, sans doute, se dit-il, “pour ne pas laisser le monde vieillir!” (ivi, 90). Dans cet atelier, où la recherche du sens n’a pas de fin, on fera lever “toutes sortes de jours” (*ibidem*). Car, par tous ces tableaux “qui n’existent pas” (ivi, 76) et qui s’échangent l’un l’autre la lumière, la couleur nous enseigne “que la vie ne sait rien des mondes périssables” (*ibidem*). Elle nous fait rêver que la nuit est un jour qui se lève: et rêver simplement d’un tableau c’est “beauté qui cherche à être” (ivi, 82).

Comme le peintre aveugle – Dieu-enfant qui ne sait pas mais crée – le traducteur plonge dans la mer du sens; si, défiant le leurre des enseignes qu’on lui montre du doigt à la surface, il hante ces profondeurs, il n’aura plus peur de la mort qui l’attend. Des rencontres, toujours, auront lieu, dans ce “ciel d’en bas”, avec l’Autre que nous sommes, hors du temps et de l’espace: “Mon enfant, où es-tu? Ne te cache pas!” (in ivi, 94). Et plonge encore, “plonge plus avant, plus bas, plonge encore toujours plus bas, le traducteur” (ivi, 95) – c’est bien sa tâche – en questionnant la nuit du sens, et l’indéfait de toutes les langues. En traducteur qu’il est, le poète fouille dans la malle de l’Autre, la malle à lui qu’il n’avait pas choisie, et enfonce ses mains dans des “paquets de lettres” où, les élastiques de la mémoire ayant cassé, “tout se mêlait, se défaisait” (ivi, 118): “Ah, crois-moi, je ne lisais pas, je plongeais mes mains dans cette masse en désordre, je remuais ce papier qui faisait un bruit que j’aimais” (*ibidem*).

Parfois, dans cette profondeur aveugle, le traducteur touche à “une main qui était là encore vivante”, et qui “tirait”: “elle cherchait à m’entraîner, dans sa nuit, mais je résistais, [...] je tirais dans l’autre sens, vers le haut, vers moi, et bientôt elle ne cherchait plus à me retenir, elle se dissipait dans ces écritures pâles, serrées” (ivi, 118-119).

Encore, le poète prendra, dans l’autre siècle, “l’autre escalier” de l’autre monde, entreprenant ainsi – avec l’Autre qu’il va rencontrer sur place – un chemin sans fin:

Et me voici, c’est un autre siècle encore, à l’entrée du souterrain, sous les mêmes arbres que dans mes années d’enfance. (“L’autre escalier”, ivi, 121)

Ah, est-ce toi? Que tu as grandi! Il fait nuit désormais, [...] et il va nous falloir marcher, marcher longtemps, marcher tard, dans cet autre monde. (“La porte basse”, ivi, 125)

“Qu’est-ce qui peut justifier” – se demande Bonnefoy – “cette façon qu’a l’espace de dénier la réalité, de défier la mémoire?” “Sans doute que ce monde où il prétend me garder n’est de toutes parts que cette illusion dont autrefois j’avais tout de même su me défendre” (ivi, 122). On n’a, somme toute, qu’à lâcher prise, et nous partons ainsi vers l’autre lieu: vers, d’abord, cette “maison natale” (Bonnefoy 2001b, 81-98) où gît, dans la lumière, la coupe. “La première maison”, raconte le voyageur de la nuit, “ce fut longtemps cette coupe posée là-bas, hors du temps” (Bonnefoy 2016a, 128). C’est d’ici qu’il faut partir, entreprendre le voyage: “Je prends la coupe à deux mains, [...] je l’emporte, ce soir d’encore l’été. [...] Je m’en vais avec elle” (*ibidem*).

Cette coupe, on n’en sera plus intimidé, car elle est nous, notre vie même: “j’ai touché de mes lèvres au breuvage que je transporte, j’ai même bu” (*ibidem*).

Lors de sa première étape, le voyageur “pose la coupe dans l’herbe d’un étroit chemin envahi de pierres” (*ibidem*). Ces pierres tout autour, ce sont peut-être les Choses qui nous hantent avec la mort qu’elles portent. On se voit, en effet, nous-mêmes “dans des photographies” (ivi, 129): dans le leurre de l’image on a rêvé un instant l’Idéal de soi, cette Beauté figée de l’être dont on devra bientôt se défaire pour “donner à vivre” (Bonnefoy 2008, 155-162):

La veille nous avons revu la tombe, la statue. Mais était-ce bien ce que nous cherchions? Non, la tombe de cet ami que nous avons eu, vous et moi, cette tombe [...] c’est une nuée arrêtée au-dessus d’un de nos chemins. (“La promenade en forêt”, in Bonnefoy 2016a, 101)

Et il faudra donc rebrousser chemin, et suivre à jamais l’autre, montré un instant par ce nuage:

Qu’une nouvelle fois, mais vers où, j’emporte la coupe [...]. J’ai pris la coupe, à deux mains, les fumées de sa profondeur s’épaississent, elles m’empêchent de voir

où je vais, dans cette nuit maintenant; [...] et je ne sais pour combien de temps il me faudra la porter, avant de toucher du genou à peut-être une table basse. (“Perambulans in noctem”, ivi, 129)

Il y aura, tôt ou tard, une “porte franchie”: “cette porte basse de dernier jour” (ivi, 125), seuil devant lequel on sera bien obligé de plier le genou. La coupe, transportée “à même la nuit” et déposée sur une “table basse”, fera “de ce qui fut ce qui demeure” (“La chambre, le jardin” III, ivi, 72):

Que ce monde demeure,
Malgré la mort!
 (“Que ce monde demeure!” I, in Bonnefoy 2001b, 25)

Et que donc ici-bas où s’ouvre la porte basse, “lumière soit”, “fille de nous” (ivi, 76).

Références bibliographiques

- Bonnefoy Yves (2008 [1947]), “Donner à vivre”, in Id., *Traité du pianiste et autres écrits anciens*, Paris, Mercure de France, 155-162.
- (1953), *Du mouvement et de l’immobilité de Douve*, Paris, Mercure de France.
- (1993 [1946]), “L’obstination de Chestov”, préface à Léon Chestov, *Athènes et Jérusalem*, Paris, Aubier, 35-45.
- (1970), *Rome 1630, l’horizon du premier baroque*, Paris, Flammarion.
- (1972), *L’Arrière-Pays*, Genève-Paris, A. Skira.
- (1975), *Dans le leurre du seuil*, Paris, Mercure de France.
- (1992), *Rue Traversière et autres Récits en rêve*, Paris, Gallimard.
- (2001a), *‘Breton à l’avant de soi’, suivi de ‘Tant va Breton à l’avenir’; et de ‘À l’impossible tenu’*, Tours, Farrago.
- (2001b), *Les planches courbes*, Paris, Gallimard.
- (2009a), *Notre besoin de Rimbaud*, Paris, Seuil.
- (2009b), *Deux scènes et notes conjointes*, Paris, Galilée.
- (2010a), *‘Raturer outre’, suivi de ‘Soient Amour et Psyche’*, Paris, Galilée.
- (2010b), *L’opera poetica*, trad. it. di Diana Grange-Fiori, Fabio Scotto, a cura e con un saggio di Fabio Scotto, Milano, Mondadori.
- (2016a), *Ensemble encore. Suivi de ‘Perambulans in noctem’*, Paris, Mercure de France.
- (2016b), *L’écharpe rouge suivi de ‘Deux scènes et notes conjointes’*, Paris, Mercure de France.
- Dendien Jacques (2004), *Le Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi), Université de Lorraine, Analyse et traitement informatique de la langue française, <<http://atilf.atilf.fr>> (11/2016).
- Landi Michela (2013), *Pour ‘donner à vivre’. Sur le ‘Traité du pianiste’ d’Yves Bonnefoy*, in Sébastien Arfouilloux (éd. par), *Le silence d’or des poètes surréalistes*, préface d’Henri Béhar, Paris, Aedam Musicae, 249-264.
- Mallarmé Stéphane (1998 [1877]), “Tombeau d’Edgar Poe”, in Id., *Œuvres complètes*, vol. I, édition présentée, établie et annotée par Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, 38.

Sitografia

Invito all'“Incontro con Yves Bonnefoy”, *Semicerchio*, <<http://semicerchio.bytenet.it/notizia.asp?id=39>> (11/2016).

Video sull'incontro con Yves Bonnefoy del 3 ottobre del 2008:

<<http://semicerchio.bytenet.it/scuola/video.asp?id=414>> (11/2016).

<<http://semicerchio.bytenet.it/scuola/video.asp?id=415>> (11/2016).

<<http://semicerchio.bytenet.it/scuola/video.asp?id=417>> (11/2016).